

Le Tour de France victime d'un intégrisme biologique ?

par Robert Redeker

CHAMPION du monde de la consommation de drogues tranquillisantes, notre pays dopé à l'euphorie du triomphe footballistique (ce violent producteur de vanité narcissique) se prend à rêver d'un Tour de France cycliste sans médicament dopant. Il était écrit que les deux dopants sociaux - la victoire dans la Coupe du monde de football et le Tour de France - devaient se combattre : l'élixir le plus fort (plus exceptionnel, plus rare, unique) ayant terrassé l'élixir le plus faible (limité à notre Hexagone).

L'euphorisant collectif est diffusé pour empêcher l'émergence dans l'espace de la représentation sociale d'une pensée collective autonome. Souvenons-nous des chants entonnés par la déferlante noiseuse qui occupa les rues au soir du 12 juillet. Le discours était si limité qu'il en devenait vite lassant : « *On-a-ga-gné ! On-est-les-plus-forts !* » Au bout de plusieurs heures passées à hurler à tue-tête, à se saouler de bières et de klaxonnades, on n'avait pas progressé dans la pensée ni dans l'expression, on en était toujours au point de départ, destinés à y stationner : « *On a gagné, on est les plus forts.* » Rien d'autre à dire. Rien d'autre à penser.

Noircissant les colonnes des journaux, occupant les antennes, certaines élites tentèrent de remplir, avec un multiculturalisme de circonstance, le vide de la joie populaire. A l'ivresse sans contenu des masses, du peuple devenu supporteur, exprimée dans la rue, répondit le populisme sans contenu des élites, exprimé dans la presse. Aucune revendication, aucun projet n'émanaient de cette euphorie populaire.

Il est des drogues excitantes pour la pensée. Thomas de Quincey, Baudelaire, Artaud, Joë Bousquet, Freud et mille autres illustrent cette pratique. Les

drogues sont souvent des stimulants pour la création de réalités qui sans elles n'auraient jamais vu le jour. La valeur infinie pour l'humanité de certaines œuvres doit quelque chose à ces étranges poisons. Comment penser, comment écrire, comment vivre sans produit dopant ? D'autres drogues, cependant, abrutissent aussi sûrement qu'une pleine tournée d'anisette au café du commerce :

Le dopage est un péché contre l'intégrisme biologique qui constitue le noyau fantasmatique de la religion développée par le libéralisme : le sport

telle cette fameuse victoire dans la Coupe du monde de football.

Mais aucune raison ne parvient à justifier le paradoxe : il est tolérable que des écrivains et des artistes se dopent pour créer des œuvres remarquables, tandis qu'il faut tenir pour le pire des crimes que Richard Virenque leur emboîte le pas.

Tandis que la masse, quittant ses postes de télévision pour descendre en vague déferlante dans la rue, se droguait à la victoire, les élites, elles, ne manquèrent pas de s'euphoriser à l'euphorie populaire. Si des géants de la route se dopent à l'EPO, nombre d'intellectuels et de politiques se dopent au peuple. Ainsi vit-on ces élites pérorer à qui mieux-mieux pour voir dans cet événement (la victoire de l'équipe de France doublée de la peu surprenante joie populaire) la résurgence du désir de société, pour le comparer à mai 68, à la Libération, au 14 juillet, et j'en passe. Si le football est l'opium du peuple, l'euphorie populaire est l'opium des élites.

Quel désir obscur se dégage des

discours tenus au sujet de l'affaire Festina ? Toute cette rhétorique de la vertu transportée en son revers une dangereuse utopie : celle d'une course cycliste propre, autrement dit celle d'un combat d'homme à homme, d'un duel franc, d'une lutte ramenée à son expression biologique la plus pure. Il faut voir dans cette exigence un double imaginaire : d'une part, la négation de la bio-

fournit un objet de scandale). Ainsi le combat sportif - symbolisant l'émergence continuée d'élites biologiques - n'est-il rien d'autre qu'un combat pour gagner, pour la victoire sans contenu.

Au-delà de la victoire, il n'y a que le vide - ce dont témoignait aussi bien la vacuité bruyante des hurlements de joie qui suivirent la victoire française au football que le creux populiste des commentaires censés éclairer cet événement. Mais alors, pourquoi proscrire le dopage qui, en soi, n'est pas plus immoral que cet insensé combat lui-même ? Pourquoi l'autoriser implicitement aux artistes, écrivains et philosophes et l'incriminer quand il s'agit de Virenque ou de Zülle ? La raison en saute aux yeux : le dopage masque la pureté de la sélection des élites biologiques par la compétition. Le dopage est un péché contre l'intégrisme biologique qui constitue le noyau fantasmatique de la religion développée par le libéralisme : le sport. Le discours antidopage est un intégrisme comme les autres : il peste contre ces artifices qui empêchent de distinguer les vrais élus. Si Virenque se dope, vers quel signe se tourner pour apercevoir les authentiques élus de la religion sportive ?

En se montrant aussi ingrat avec les coureurs cyclistes - Virenque et Jalabert méritent notre estime et notre affection -, avec le Tour de France, notre pays, qui a été émerveillé par ses joueurs de football, tombe donc dans le piège idéologique tendu par la religion sportive (le sport capturé par le libéralisme) : l'intégrisme biologique.

Robert Redeker est agrégé de philosophie et membre du comité de rédaction de la revue « *Les Temps modernes* ».